



Le fort du Mont-Valérien, vu de l'actuelle avenue Georges-Clemenceau.

Nanterre pendant le siège de Paris en 1870

Plusieurs écrivains, qui ont vécu le siège de Paris par les Prussiens en 1870, ont évoqué les événements qui se passaient à Nanterre pendant cette période.

En 1870, les Français vivent des événements dramatiques : suite à la déclaration de guerre à la Prusse (le 19 juillet 1870) et la défaite de Sedan (le 2 septembre), les armées prussiennes déferlent sur Paris. Napoléon III étant prisonnier, le 4 septembre, l'Empire est remplacé par un gouvernement provisoire composé de républicains modérés et radicaux.

Alors que l'invasion progresse, sur ordre de la Préfecture, le 9 septembre 1870, une partie de la population de Nanterre est évacuée à Paris. Les frères de Goncourt racontent l'arrivée des banlieusards à Paris : « Sur la chaussée se pressent... des voitures à bras... Au milieu s'élèvent d'immenses chariots, avec des tonneaux en avant, les paniers de volaille au milieu, à l'arrière la literie et les matelas sous une couverture tendue, où sont pelotonnés les femmes et les enfants... Et sur les trottoirs et entre les roues des voitures, toute une po-

pulation de déménageurs et déménageuses, portant, accrochés à leurs personnes, les dépouilles du champ ou les baroques débris du logis hors barrière. » Le conseil municipal, dont Paul Morin est le maire, se replie, fin septembre, au n° 178 de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. C'est là que les réfugiés nanterriens accomplissent les actes d'état civil et reçoivent les laissez-passer leur permettant de franchir les lignes françaises, d'aller à Nanterre et d'en revenir.

Le 19 septembre, les Prussiens encerclent Paris mais ne pénètrent pas à Nanterre ; ils campent à Carrières-sur-Seine, Houilles, Bezons, Argenteuil, Sannois car le fort du Mont-Valérien les empêche de passer. Le Mont-Valérien est équipé d'une centaine de canons et, à partir du 11 novembre, du plus gros engin de défense de Paris, « la Valérie », canon de 14 tonnes, qui tire des projectiles creux de 100 kilos jusqu'à 8 kilomètres de distance. Maupassant a fort bien évoqué le rôle du Mont-Valérien dans la nouvelle Deux Amis : « Mais soudain un bruit



Le moulin des Gibets, évoqué par Alphonse Daudet.

“
Et le Mont-Valérien tonnait sans repos, démolissant à coups de boulets des maisons françaises, broyant des vies, écrasant des êtres...”

MAUPASSANT

JEANNINE CORNAILLE
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE NANTERRE

sourd qui semblait venir de sous terre fit trembler le sol. Le canon se remettait à tonner. Morissot tourna la tête, et par-dessus la berge il aperçut, là-bas, sur la gauche, la grande silhouette du Mont-Valérien, qui portait au front une aigrette blanche, une buée de poudre qu'il venait de cracher. Et aussitôt un second jet de fumée partit du sommet de la forteresse, et quelques instants après une nouvelle détonation gronda. Puis d'autres suivirent, et de moment en moment la montagne jetait son haleine de mort, soufflait ses vapeurs laiteuses qui s'élevaient lentement dans le ciel, faisaient un nuage au-dessus d'elle... Et le Mont-Valérien tonnait sans repos, démolissant à coups de boulets des maisons françaises, broyant des vies, écrasant des êtres...» Nanterre, où sont installées plusieurs redoutes, se retrouve sous les tirs des canonnades prussiennes.

Des maraudes contre la disette

En novembre, le manque de vivres se faisant ressentir, les réfugiés nanterriens profitent de leurs laisser-passer pour venir chercher dans leurs jardins abandonnés les quelques légumes qu'ils peuvent y trouver. Les mobiles du fort organisent «des maraudes» pour ramasser dans la plaine les rares pommes de terre qui y restent. En décembre, la disette, le froid et une épidémie de variole aggravent encore la situation. Les francs-tireurs «à la branche de houx» (insigne qu'ils portent à leur chapeau) occupent Nanterre.

En janvier 1871, quelques sorties de la garnison parisienne pour essayer de briser l'étreinte des Prussiens

sont organisées, mais en vain. Alphonse Daudet, qui court les avant-postes et prend des notes publiées dans *Les Cortes du lundi*, nous donnent un témoignage intéressant, écrit le matin du 20 janvier 1871 à la Fouilleuse : «Joli temps doux et voilé. Grandes terres de labour ondulant au loin comme la mer. Sur la gauche, les hautes collines sablonneuses qui servent de contre-fort au Mont-Valérien. A droite, le moulin Gibet, petit moulin de pierre aux ailes fracassées, avec une batterie sur la plate-forme. Suivi pendant un quart d'heure la longue tranchée qui mène au moulin et sur laquelle flotte comme un petit brouillard de rivière. C'est la fumée des bivouacs. Les soldats accroupis font le café et soufflent le bois vert qui les aveugle et les fait tousser. D'un bout à l'autre de la tranchée court une longue toux creuse.» Le 19 janvier, une dernière tentative de sortie en masse, organisée par le général Trochu, à Montretout et Buzenval, pour forcer le blocus prussien, échoue. L'armistice étant signé le 28 janvier, un régiment prussien de 2 000 hommes occupe Nanterre et lui impose réquisitions et perquisitions. La municipalité revient le 19 février, la vie reprend lentement, les réfugiés commencent à rentrer au cours du mois de mars. Le 18 mars, la Commune de Paris se soulève contre le gouvernement de Thiers ; un nouveau conflit éclate, qui se terminera par la semaine sanglante de mai.



Portrait de Paul Morin, maire de Nanterre, en 1870